

TRIBUNE DE CAUX



Session Spéciale à Caux

L'ARTISTE LE CREATEUR ET LE MONDE

Sauvons l'Afrique, il n'en existe qu'une seule.

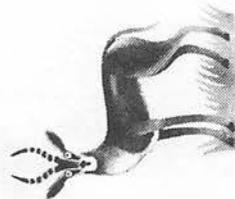
Swissair assure des liaisons régulières particulièrement nombreuses avec l'Afrique. Au total, 39 par semaine, pour desservir 17 villes.

Swissair est heureuse de l'importance de ses liaisons aériennes avec les jeunes Etats africains. Ces Etats se sont donné pour tâche, entre autres, de protéger efficacement sur leur territoire les espèces animales menacées. (On trouvera ci-dessous, pour chacune de nos 17 destinations en Afrique, le «portrait» d'un animal officiellement protégé dans la région.) Il nous plaît de pouvoir participer, dans la

mesure de nos moyens, à la sauvegarde des trésors naturels de ce continent.

Nos destinations africaines sont desservies, de plus en plus, par DC-10-30: les réacteurs de cet avion sont nettement plus silencieux, plus «propres», bref, moins polluants. Nous sommes fidèles à cette devise: Sauvons l'Afrique, il n'en existe qu'une seule.

Swissair et votre agence de voyages/ATA se feront un plaisir de vous fournir encore d'autres renseignements sur notre réseau africain.



Gazelle Dorcas
Tunis

Trois fois par semaine par DC-9



Lycaon
Accra

Deux fois par semaine par DC-10-30



Galago élégant
Libreville

Une fois par semaine par DC-8



Zèbre de montagne
Johannesburg

Trois fois par semaine par DC-10-30



Genette servaline
Douala

Une fois par semaine par DC-8



Léopard
Dakar

Trois fois par semaine par DC-8 et DC-10-30



Céphalophe de Jentink
Abidjan

Deux fois par semaine par DC-8



Rhinocéros noir
Khartoum

Une fois par semaine par DC-8



Hippopotame nain du Liberia
Monrovia



Dugong
Nairobi

Une fois par semaine par DC-10-30



Gazelle Dama
Casablanca

Trois fois par semaine par DC-9



Colobe bai
Dar-es-Salaam

Une fois par semaine par DC-10-30



Gazelle leptocère
Tripoli

Trois fois par semaine par DC-9



Gorille de montagne
Kinshasa

Deux fois par semaine par DC-10-30



Lamantin
Lagos

Deux fois par semaine par DC-10-30



Cerf de Barbarie
Alger

Trois fois par semaine par DC-9



Plus vite, plus loin. **SWISSAIR**

Cahier mensuel publié par le Réarmement moral à destination du monde francophone. L'actualité sous un éclairage original. Le reflet d'une action mondiale visant au changement de la société par le changement de l'homme.

Responsable de la publication :
Jean-Jacques Odier.

Rédaction et réalisation :
Paul-Emile Dentan, Jean-Marc Duckert, Catherine Dickinson-Guisan, Philippe et Lisbeth Lasserre, Danielle Maillefer, Noëlle Mariller, Daniel Mottu, Philippe Schweisguth.

Administration et diffusion :
Rose Algrain, Nancy de Barrau, Jean Fiaux, Hélène Golay, Jacques Meyer, Marcel Seydoux.

Société éditrice :
Editions, théâtre et films de Caux S.A.
Composition, tirage offset :
Imprimerie Corbaz S.A., Montreux.

ABONNEMENTS

Pour une année (12 numéros)

France : FF 32. Suisse : Fr. s. : 20.—.
Belgique : FB 280. Canada : \$ 8.—. Autres pays par voie normale: FF 38 ou Fr.s. 24.—. Pays d'outre-mer, par avion : FF 45 ou Fr.s. 27.—.

Prix spécial étudiants, lycéens :
FF 18 ; Fr. s. 12.— ; FB 170.

Verser le montant de l'abonnement :
En France : à la Tribune de Caux (68, bd Flandrin, 75116 Paris), par chèque bancaire, ou au CCP 32 726 49, La Source.

En Suisse : à la Tribune de Caux, CCP 10 - 253 66, Lausanne.

En Belgique : au Réarmement moral 297, rue Salzennes-les-Moulins, 5000 Namur, CCP 000-057 81 60-40 — Bruxelles (avec la mention « abonnement Tribune de Caux »).

Au Canada : par chèque bancaire au nom de « Tribune de Caux » à envoyer à : Case postale 3, 1211 Genève 20.

En zone franc d'Afrique : par virement de 2250 francs CFA (abonnement d'un an par avion) ou 1900 F (par voie maritime) à toute succursale de la Société Générale. Libeller « Tribune de Caux - Société Générale, Annemasse. »

Le choix

« Nous vivons une ère révolutionnaire. Trois possibilités s'offrent à nous. Nous pouvons céder et certains sont prêts à faire précisément cela. Nous pouvons recourir à la force et nous risquons alors un suicide global. Ou bien nous pouvons trouver une idéologie supérieure qui ouvrira la prochaine étape pour le monde communiste comme pour le monde non communiste. En tous cas, cela ne conduira jamais à rien de replâtrer les choses en prétendant que les différences fondamentales n'existent pas ou n'importent pas, ou bien en s'imaginant qu'on peut faire face à une menace idéologique par des moyens économiques, politiques ou militaires.

Aujourd'hui des critères moraux absolus ne concernent pas seulement notre comportement individuel. Ils conditionnent la survie des nations. Par un changement des hommes, nous devons faire un nettoyage de notre vie nationale, de notre vie politique et économique, de nos écoles et de nos familles. Chaque fois que des hommes donnent à l'homme la place qui dans leur vie revient à Dieu seul, l'esclavage a commencé. »

Frank Buchman, juin 1961

Liberté

Lorsque, l'année dernière, deux pays européens émergèrent de l'ombre, après des années de dictature, on avait pu penser que la liberté regagnait du terrain sur notre planète. Cette année, elle recule à nouveau. Les hommes, décidément, semblent peu capables de résoudre leurs problèmes sans la contrainte.

La notion de liberté apparaît en filigrane dans les pages de ce numéro de la *Tribune de Caux*. Les artistes qui se sont retrouvés au début d'août au centre de conférences du Réarmement moral l'ont souvent évoquée dans leurs échanges de vues, tant la liberté est essentielle

à toute création. (Voir l'entretien avec quelques artistes en pages 4-7).

Les réflexions de Bremer Hofmeyr (pages centrales) cernent la question de plus près : la liberté de l'homme est-elle possible indépendamment de Dieu ?

Les témoignages des jeunes qui ont participé aux sessions de formation à Caux (page 13) soulignent la nécessité de la liberté intérieure.

Enfin, en pages 10-11, la parole est donnée à des citoyens de la Papouasie-Nouvelle-Guinée, pays qui accédera à l'indépendance le 16 septembre. Cette liberté nouvelle, conquise dans le calme, saura-t-elle assurer la cohésion d'un peuple de 1000 tribus et de 700 langues ? C'est le problème numéro un qui se pose au nouvel Etat.

Le Réarmement moral à la Télévision française

Le mardi 16 septembre

FR 3 consacrera une de ses « Tribunes libres » (19 h. 40-19 h. 55)

au RÉARMEMENT MORAL

Alertez vos amis

L'ARTISTE LE CRÉATEUR ET LE MONDE

Soixante-cinq artistes ont convergé sur Caux au début d'août : des peintres, des musiciens, des tisserands, un potier, un mime, des comédiens, des écrivains. Pendant dix jours, ils ont procédé, selon un ordre du jour très souple, à des échanges de vues sur le thème : l'Artiste, le Créateur et le Monde. C'est-à-dire — peut-être un peu schématiquement — quel est le rôle des artistes dans une humanité malade de la haine et de l'apathie, de l'égoïsme et de la violence ?

D'autre part une exposition de peinture a été inaugurée dans les salons du Grand Hôtel de Caux. Un concert classique a été donné avec le concours d'artistes français, canadiens, anglais, suisses, norvégiens et suédois. Plusieurs spectacles ont été montés au théâtre.

La Tribune de Caux a réuni quelques-uns des participants pour leur demander leurs réflexions et conclusions à l'issue de cette rencontre.

Le peintre norvégien Victor Sparre est particulièrement connu pour les vitraux qu'il a créés dans plusieurs églises scandinaves. Hugh Steadman Williams, de Londres, est l'auteur de plusieurs œuvres théâtrales (*The Fire*, *Return Trip*) et de pièces radiophoniques. Ingrid Yden-Sandgren, journaliste et écrivain de Stockholm, se consacre actuellement à la création de livres pour enfants. Jonathan Sparey, violoniste anglais, est un spécialiste de Chostakovitch, le compositeur russe qui vient de mourir. Voici le texte de cet entretien :

Tribune de Caux : Quel était le but de la rencontre, étant donné les disciplines très différentes qu'elle rassemblait ?

Hugh Williams : Les artistes qui se sont réunis ici sont tous désireux, à des degrés divers, que leur art apporte quelque chose

de positif à leur entourage. Ils se soucient d'autre part de la situation du monde, et, là aussi, ils veulent que leur art serve, à court ou à long terme, à transformer cette situation. La conférence internationale de Caux nous offrait un cadre très propice : nous nous y trouvions confrontés de façon très directe avec les problèmes de l'Afrique, de l'Asie, de l'Amérique latine. C'est donc une atmosphère favorable pour faire un retour sur nous-mêmes et pour repenser notre art.

Tribune de Caux : Quel est à votre avis le lien entre l'art et l'état du monde ?

Victor Sparre : De plus en plus, les gens perdent la confiance qu'ils pouvaient avoir dans les hommes politiques. De plus en plus, notre avenir est déterminé par des forces qui agissent en dehors des parlements et de ce qu'on appelle « l'establishment ». Ce

sont souvent les sentiments irrationnels des peuples qui sous-tendent l'action des parlements et des gouvernements. Or il y a toujours certaines forces qui conçoivent et infléchissent ce courant de sentiments. Nous connaissons l'importance toujours accrue des grands moyens de communication, d'où l'influence que peuvent avoir les artistes qui utilisent ces moyens. Ils orientent le courant.

Tribune de Caux : Mais dans quelle direction ?

Victor Sparre : Voilà la question. Les hommes politiques, les organisations, les mouvements idéologiques sous-estiment souvent le pouvoir de l'art. C'est pourquoi Solje-



Jonathan Sparey : « ... un glissando qui n'a aucun sens ».

nitsyne, dans son discours du prix Nobel, a mis l'accent sur cet élément essentiel qu'est la liberté d'expression.

Lorsqu'un peuple perd son âme, il est mûr pour la dictature. C'est pourquoi on peut dire que sous la férule de Hitler et de Staline les peuples allemand et russe avaient perdu la conscience de leur âme. Ils ne vivaient que par la peur et l'instinct de conservation. Lorsqu'un individu devient l'esclave d'une dictature ou d'une idéologie, il perd sa personnalité, il est mort. Pour faire vivre une âme, il faut lui donner de la nourriture, non des ordres. C'est pourquoi à une époque où tant de pressions s'exercent sur l'individu, tant de contrôles enserrant la société, l'art s'avère peut-être la dernière ligne de défense de l'âme humaine.

Hugh Williams : Les hommes politiques ont de la peine à résoudre les problèmes

de notre temps parce que ceux-ci résultent d'un matérialisme vécu par plusieurs générations. Si nous n'arrivons pas à renverser ce courant matérialiste et à établir d'autres valeurs — n'est-ce pas après tout le rôle de l'artiste, de l'intellectuel, du philosophe ? — les hommes politiques n'arriveront pas à faire leur travail. L'art a donc un rôle immense. S'il est vrai que les « mass-media » — quelle horrible expression ! — ont accéléré le processus de la matérialisation au cours des trente ou quarante dernières années, cela veut dire que le processus inverse peut, lui aussi, s'accélérer grâce à ces moyens. Or l'art, qu'il s'appelle théâtre, peinture, sculpture ou quelle que soit sa forme, prend une place de plus en plus grande, à la télévision par



Ingrid Yden-Sandgren : « Nous donner en spectacle ? Non. Nous trouver nous-mêmes. »

exemple. C'est notre chance d'atteindre des millions d'hommes.

Tribune de Caux : Vous avez beaucoup parlé, ces jours-ci, de liberté.

Victor Sparre : Oui. Lorsque quelques hommes essaient d'étendre leur pouvoir sur des peuples entiers, ils ont très peur de l'esprit créateur qui leur apparaît comme un danger. Ils veulent régir sur des sujets qui ne pensent pas. Au contraire, l'art est quelque chose qui surgit de la liberté. On ne peut pas ordonner à un homme d'être artiste. On peut lui ordonner d'être esclave. En revanche, on peut lui donner la liberté d'être un artiste. Ainsi l'art est indissolublement lié au problème fondamental de la liberté.

Hugh Williams : Le metteur en scène Egon Karter, de Bâle, disait : « Je puis déjà voir

les premiers résultats de cette conférence. On ne peut pas demander à des artistes de ne pas peindre ceci ou cela, de ne pas écrire certaines des œuvres négatives dont les gens se plaignent. Mais ce qui se passe ici, c'est que les artistes se sentent encouragés à écrire différemment, à peindre différemment, et ainsi à apporter une réponse aux fausses valeurs qui sont proposées de nos jours. »

Tribune de Caux : Que veut dire écrire ou peindre différemment ?

Hugh Williams : Nous avons vu l'autre jour un exemple intéressant. Le peintre suédois Waldemar Lorentzon nous a montré, à l'aide de diapositives, l'évolution de son art : les périodes de crise, sa recherche, ses mo-



Hugh Steadman Williams : « Non pas apporter des solutions, mais présenter un choix. »

ments de confusion, ses incertitudes, ses doutes et puis sa découverte de la foi. On a pu dès lors voir se développer dans son œuvre le thème de la réconciliation...

Tribune : Vous avez effectivement constaté un changement de style, de lumière dans son œuvre ?

Victor Sparre : Sans aucun doute. Et cependant, je me permets de dire qu'à entendre mon ami Hugh Williams, tout cela apparaît un peu trop facile ! La vie est bien sûr tellement plus riche que les mots ne peuvent l'exprimer. C'est le mystère du souffle créateur. On peut parfois penser que Dieu a distribué les talents de façon très peu démocratique. Il donne un immense talent à un individu qui, à vos yeux, ne vaut pas grand-chose. Et voilà que cet homme crée des œuvres d'une inspiration tellement plus riche que

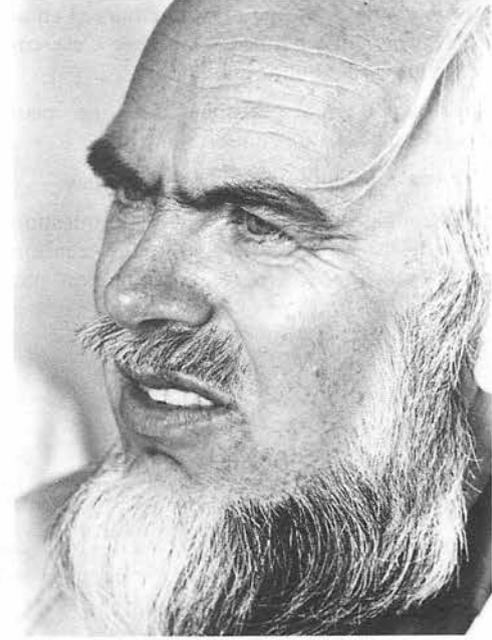
celui qui vit selon de stricts critères de moralité et qui va à l'église tous les dimanches.

Tribune : Il est relativement aisé de concevoir comment l'art d'un créateur, d'un peintre par exemple, peut évoluer. Qu'en est-il du musicien, Jonathan Sparey ?

Jonathan Sparey : Souvent nous prenons notre art trop au sérieux, et nous devons apprendre à rire un peu plus de nous-mêmes. Nous avons tendance à l'adorer et à le substituer à Dieu.

Or nous ne devons pas considérer notre art comme une chose à part. Il doit faire partie de notre vie comme le sommeil, la nourriture, l'échange avec les autres.

Pendant plusieurs années, j'ai été violon-



Victor Sparre : « ... explorer de nouveaux domaines de l'Esprit ».

niste dans un spectacle. A jouer cinq cents fois la même chose, on finit par être écoeuré. J'en ai même perdu le goût d'écouter de la musique. J'ai donc décidé de changer d'activité et maintenant je participe à un quatuor. Mais là encore, je ne suis pas satisfait. Les gens sont émus, mais ils repartent comme ils étaient avant. Tout au plus peut-on les rencontrer pendant cinq minutes. J'aimerais voir se former des groupes de musiciens qui voyagent comme une troupe de théâtre et qui rencontrent ensuite les auditeurs pour pouvoir parler avec eux. Ainsi je crois que nous pourrions entrer en contact avec le monde. Je suis prêt à abandonner mes activités actuelles pour cela.

Et puis, il y a la question d'honnêteté. J'ai été secoué l'autre jour de m'apercevoir que je pouvais être très malhonnête dans ma façon de jouer.

Tribune : Que voulez-vous dire ?

Jonathan Sparey : Je puis introduire dans mon jeu un glissando dont je sais qu'il va toucher le cœur de quelqu'un, et qui n'a cependant aucun sens. Je suis sûr que beaucoup de musiciens sont ainsi.

Tribune : Estimez-vous qu'il y a un lien entre les qualités morales d'un musicien et le son qu'il produit ?

Jonathan Sparey : Cela me surprend toujours de constater que des musiciens différents peuvent obtenir d'un même instrument des sons très différents. Le son que l'on produit est le reflet de ce qu'on est.

Tribune : Que voulez-vous dire ?

Jonathan Sparey : Si votre son est dur, c'est que vous êtes une personne dure. J'en ai fait l'expérience pour le violon et c'est encore plus évident pour le piano.

Tribune : Une personne dure ne peut obtenir une tonalité chaude ?

Jonathan Sparey : Je ne le pense pas.

Victor Sparre : Je crois que cette question d'honnêteté est essentielle à toute création et à toute liberté. Une œuvre qui n'est pas

vent d'un élargissement de la personnalité. Mais je pense qu'il existe un art encore plus grand que l'on rencontre très rarement : il naît lorsque l'artiste fait taire sa propre personnalité pour laisser la place à quelque chose qui le dépasse, appelez-le Dieu ou autrement. Lorsqu'on contemple un Rembrandt, on sent tout de suite que c'est plus que du Rembrandt. Alors je dirais que l'art véritable dépasse la personnalité de l'auteur. Cela veut dire s'oublier et s'ouvrir à quelque chose de bien plus grand. C'est le mystère de l'art, le mystère de la vie. Les artistes ont pour rôle, à mon sens, de conduire leurs semblables vers ce mystère, qui est la réalité la plus riche à laquelle nous avons accès.

Tribune : Vous estimez que c'est là votre propre responsabilité ?

Victor Sparre : Chaque fois que je me trouve devant une toile vierge, je suis pris de frayeur. Je suis alors toujours tenté de peindre ce que je sais peindre, de répéter quelque chose que j'ai déjà fait. Je me retrouve dans un schéma qui emprisonne ma créativité. Pour être créateur, il faut se débarrasser de tous ses préjugés, de ses

recherche qui m'a amenée à m'intéresser à la vie des saints. Je suis convaincue qu'un des besoins criants de mon pays, la Suède, est une littérature enfantine qui soit inspirante. L'idéal de l'enfant, de nos jours, est la bande dessinée et certains types de livres assez « sauvages ». Ce n'est pas quelque chose qui vous incite à vivre différemment. Voilà pourquoi j'ai décidé d'écrire un livre sur sainte Brigitte, une sainte suédoise, femme remarquable dont la vie peut intéresser aussi bien les adultes que les enfants. Nous avons ensuite créé une pièce de théâtre puis un disque qui sont envoyés dans les écoles et fréquemment utilisés. La seconde personnalité que j'ai étudiée est saint François d'Assise. De la même façon, nous avons fait un livre, une pièce, des chansons. Ce n'est là que l'amorce de ce que j'aspire à donner à la Suède.

Au cours des dix dernières années, toute une série de petites troupes théâtrales, professionnelles ou non, ont commencé, pour des motifs idéologiques, à se rendre dans les écoles avec des pièces courtes qui, pour la plupart, avaient pour but avoué de combattre l'impérialisme américain, le capitalisme, ou de défendre la liberté sexuelle. J'ai toujours rêvé de pouvoir créer des troupes professionnelles qui apporteraient d'autres idées dans les écoles. Ce que j'ai vu au cours de cette rencontre de Caux m'a beaucoup inspirée.

Tribune : Puisque vous avez abordé le sujet du théâtre, demandons à Hugh Williams ce qu'il aimerait dire en tant qu'auteur dramatique.

Hugh Williams : Plus j'écris, plus je me rends compte que si l'on veut amener les gens à se transformer, il faut tout d'abord qu'on leur en donne l'envie. Avant de décider de changer, ils doivent avoir été touchés au fond de leur cœur. Alors je m'efforce, dans mes pièces, d'amener les gens au point où ils se disent : « Je voudrais vraiment être différent. » Nous ne pouvons ni ne devons prétendre leur apporter des solutions, mais nous pouvons leur présenter un choix. Ensuite, c'est à eux de jouer.

Tribune : On dit parfois qu'un artiste qui poursuit un but, qui sert une cause, perd sa véritable inspiration au profit de la propagande. Qu'en pensez-vous ?

Victor Sparre : Nous ne pouvons pas apporter des solutions aux hommes. Nous pouvons seulement faire part de ce qui se passe en nous. Nous parlions des saints tout à l'heure. Mais nous avons souvent une fausse idée de ce qu'ils sont. Un saint n'est



« L'art est indissolublement lié au problème fondamental de la liberté. »

honnête est du mauvais art, la plupart des gens seront d'accord.

Tribune : Vous voulez dire que l'art doit exprimer ce que l'artiste pense et ressent réellement sans tenir compte de l'opinion d'autrui ?

Victor Sparre : L'art procède le plus sou-

doctrines, de ses théories et laisser le souffle du Saint-Esprit passer au travers de soi. Je dois demander à Dieu le courage de créer ce qu'il attend de moi, même si mécaniquement je ne sais pas comment le réaliser. Telle est l'aventure de la création : explorer de nouveaux domaines de l'Esprit.

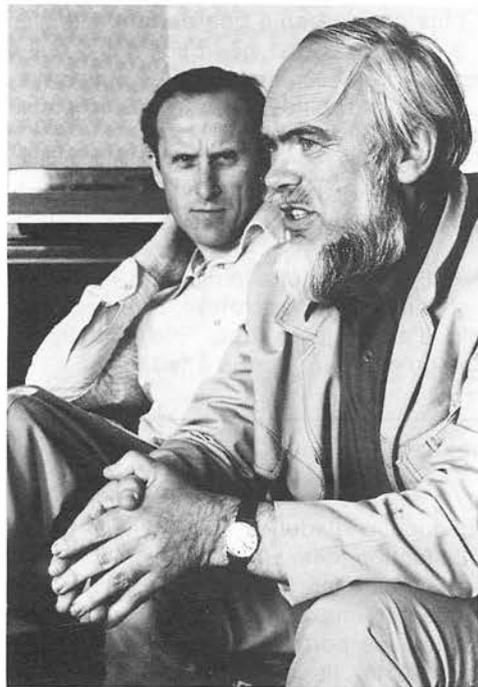
Ingrid Yden-Sandgren : C'est cette même

pas quelqu'un qui vit la perfection, mais qui combat le diable en lui-même. L'art procède de la lutte qui se déroule dans le cœur d'un individu. Or, chez les artistes, les contradictions sont plus violentes encore que chez les autres hommes. Dans mon cœur coexistent un barbare et un esthète raffiné, et ces deux êtres se battent cruellement. De cette lutte, je ne puis tirer une morale, je ne puis que la représenter sur la scène ou sur la toile.

Tribune : Alors où passe la ligne de démarcation entre l'art et la propagande ?

Victor Sparre : Il n'y a entre eux aucun point commun. Faire la morale pour le compte du communisme ou pour le compte du Réarmement moral ne change personne. Je ris encore en pensant à des expositions de peinture que j'ai vues à Budapest où il y avait du rouge en abondance sur les toiles ! L'effet est totalement nul.

Tribune : S'il veut élever l'âme des gens, est-ce que l'artiste ne doit pas avoir fait un choix délibéré entre le bien et le mal ? Car si l'on estime qu'un artiste doit exprimer



tout ce qui est au fond de lui, il faut se rappeler que certains ont consciemment choisi le mal.

Victor Sparre : Il est vrai que des hommes foncièrement mauvais peuvent donner naissance à un art véritable, mais il faut aussi que les artistes apprennent à connaître les forces qui agissent en l'homme et dans la société.

Hugh Williams : J'irai même plus loin. En ce qui concerne les auteurs, ils doivent faire fréquemment des choix conscients.

Victor Sparre : Oui, nous autres artistes sommes avant tout des êtres humains et pour guider nos décisions morales de tous les jours, il nous faut un but dans la vie. Nous vivons avec d'autres ; j'ai une femme, j'ai des enfants. Chaque jour, il y a mille décisions à prendre et nous avons le choix entre l'inspiration de Dieu et celle du diable.

Tribune : Vous voulez dire que c'est dans sa vie plutôt que dans son art qu'il faut à l'artiste un objectif ?

Victor Sparre : Exactement. On ne crée qu'à partir de sa propre vie. Si l'on écrit un livre sur le plus merveilleux des saints et qu'on est soi-même un voyou, le livre risque d'être empreint de fausse religiosité ; on ne vous croira pas.

Tribune : Comment décririez-vous ce qu'a pu être pour vous l'apport spécifique de cette rencontre de Caux ?

Ingrid Yden-Sandgren : Nous nous sommes retrouvés ici, venant de nos différents pays, vêtus de notre réputation, de nos excentricités, de nos facultés créatrices. Cependant, nous ne sommes pas venus pour nous donner en spectacle, mais pour nous trouver nous-mêmes. Voilà ce qui différencie cette rencontre d'autres conférences.

Nous nous sommes en quelque sorte dévêtus de nos habits d'artistes et nous nous sommes rencontrés en tant qu'êtres humains. Nous avons appris certaines choses qui peuvent se répercuter sur nos facultés créatrices. Quel est mon comportement d'épouse ? Est-ce que j'aide mon mari à grandir spirituellement ou est-ce que je lui fais concurrence ? Est-ce que j'écoute mes enfants lorsqu'ils ont besoin de moi ?

Ce sont là des choix moraux fondamentaux auxquels je dois faire face en tant qu'écrivain, et auxquels nous devons tous faire face.

C'est ainsi que nous avons découvert quelles sont les sources de la créativité. Ces forces créatrices doivent être purifiées.

En quittant Caux, nous nous revêtons à nouveau de notre notoriété, nous reprenons notre rôle. L'habit est le même, mais intérieurement nous sommes différents. Voilà ce secret que nous pouvons apporter à nos collègues à travers le monde.

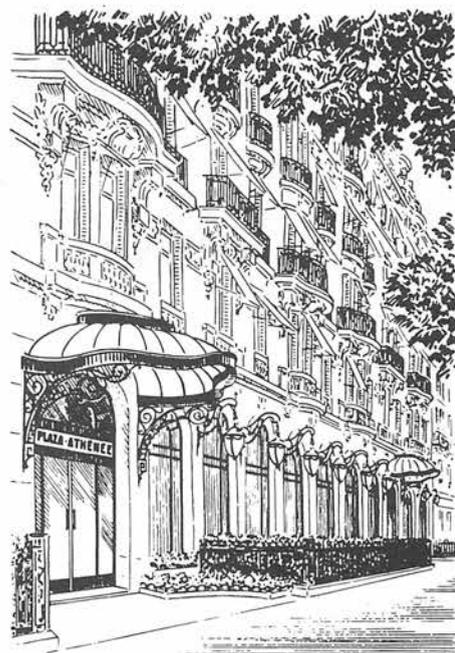
(Propos recueillis par J.-J. Odier, Ailsa Hamilton et F.-H. Wetterfors.)

Photos Danielle Maillefer.

Couverture : Peter Mulder

PARIS

HOTEL PLAZA ATHÉNÉE



★★★★

25, AVENUE MONTAIGNE
PARIS 8^e - 359-85-23

L'homme se méprend-il sur ce que sont les vrais besoins de sa personnalité? Nous reproduisons à ce sujet un exposé de Bremer Hofmeyr, d'Afrique du Sud.

L'homme, cet être exigeant

« L'être humain prétend aussi à la grandeur »



Lorsque j'étais étudiant à Oxford, un homme avisé m'a dit : « Vous autres jeunes semblez décidés à vous exprimer à tout prix. Vous prenez donc pour acquis que ce que vous avez à dire en vaut la peine. »

Pour nous, c'était une évidence. Nous partagions l'opinion que si l'on voulait nous faire taire, notre personnalité en serait d'autant diminuée.

En fait, la personnalité ressemble à un pêcher. Si le pêcher n'est pas émondé, il atteint une belle taille, il fait une plus grande impression. Le seul ennui, c'est qu'il porte du mauvais fruit et meurt prématurément.

La nature humaine abonde en exigences. Elle nous laisse croire qu'en les satisfaisant, on parvient à l'épanouissement. Alors tout est mis en œuvre dans ce but. Et cependant, même dans le succès, l'homme demeure insatisfait.

La grande illusion

La nature humaine a aussi des besoins moins évidents. Et c'est en répondant à ces besoins que l'homme trouve son accomplissement. Mais cela demande un effort bien plus considérable que de contenter les exigences de sa nature. C'est pourquoi nous avons tendance à négliger ces besoins invisibles pour satisfaire aux impulsions naturelles. Or, c'est là la cause de nos frustrations.

L'illusion fondamentale consiste à croire que l'homme trouve sa satisfaction dans ce qui lui est donné, alors que c'est au contraire quand il donne qu'il la trouve.

Les enfants ont besoin d'être aimés. Ils ne s'épanouissent pas si l'amour leur est refusé. Une personne adulte a besoin d'aimer les autres. Elle n'atteint sa maturité que lorsqu'elle aura appris à le faire.

Affection et sexualité

Cependant beaucoup d'adultes passent leur temps à rechercher l'affection des autres. C'est le mobile essentiel de leurs multiples fréquentations. Leur exigence devient bientôt une obsession qui, lorsqu'elle n'est pas satisfaite, les porte à croire qu'ils sont les victimes de la société. Ils ne seront satisfaits que lorsqu'ils se rendront compte que leur besoin essentiel est d'aimer les autres, un besoin qui peut toujours être comblé.

La recherche d'affection va de pair avec le désir de satisfaction sexuelle. C'est une exigence universelle. Vous trouverez toujours des quantités de médecins et de psychologues prêts à vous expliquer (contre honoraires, bien entendu !) combien il est essentiel de satisfaire à cette exigence.

Peu à peu on a accepté l'exigence sexuelle comme une nécessité sans laquelle la personnalité souffrirait,

dit-on, de privation ou d'atrophie. En conformité avec cette idée reçue, les lois et les conventions sont ajustées de telle sorte que chacun puisse se satisfaire avec la méthode de son choix. Mais dans une société permissive, on observe non pas une diminution des frustrations, mais leur accroissement.

La plupart des gens connaissent quelqu'un qui, obéissant à sa vocation propre, a mis de côté toute exigence des joies du foyer et de la famille et qui cependant témoigne d'une personnalité épanouie et rayonnante. Toute personne qui, pour une raison ou une autre, n'a ni conjoint ni famille peut connaître cette même satisfaction. Quant aux gens mariés, c'est aussi dans la mesure où ils se seront affranchis de leurs propres exigences que leur union sera féconde et durable.

Ce dont l'être humain a besoin diffère en effet totalement de son exigence sexuelle. Il a besoin d'apprendre que Dieu, qui lui a donné ses instincts, peut l'aider à les maîtriser ; que l'impulsion sexuelle, lorsqu'elle est dirigée vers la satisfaction personnelle, paralyse nos facultés créatrices au lieu de les stimuler ; mais que, abandonnée aux mains de Dieu, elle peut se transformer en un amour désintéressé des autres et en une passion d'édifier une société créatrice.

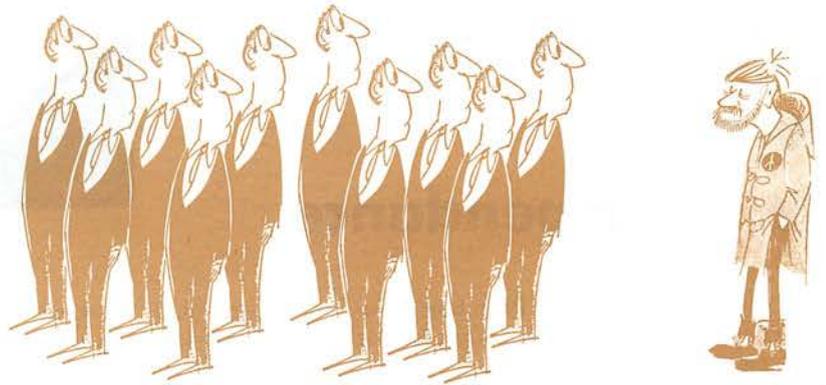
Grandeur

L'être humain prétend aussi à la grandeur. Mais la grandeur vers laquelle il se sent attiré n'est pas nécessairement celle dont il a besoin. Il y a en nous une exigence qui veut que nous soyons admirés, reconnus, acclamés. Mais la vraie grandeur ne vient-elle pas avec la poursuite d'objectifs désintéressés ?

L'être humain a grand besoin d'indépendance. Et, pourtant, les plus violents défenseurs de cette indépendance sont très souvent conditionnés par ceux qui pensent comme eux. Ce conformisme même leur tient lieu de sécurité. On peut constater cet état de fait particulièrement parmi les groupes qui se rebellent contre la société dans son ensemble tout en faisant preuve d'un conformisme minutieux en matière d'habillement et de comportement au sein de leur petite société à eux. Nous sommes tous, sous une forme ou sous une autre, la proie de cette même obsession.

Dépendance

L'être humain a en fait besoin de dépendance, la dépendance de Dieu. On ne peut être indépendant des hommes qu'en acceptant cette dépendance-là. Autrement, il n'y a guère d'indépendance que celle de l'asile, où tout lien avec le réel est rompu.



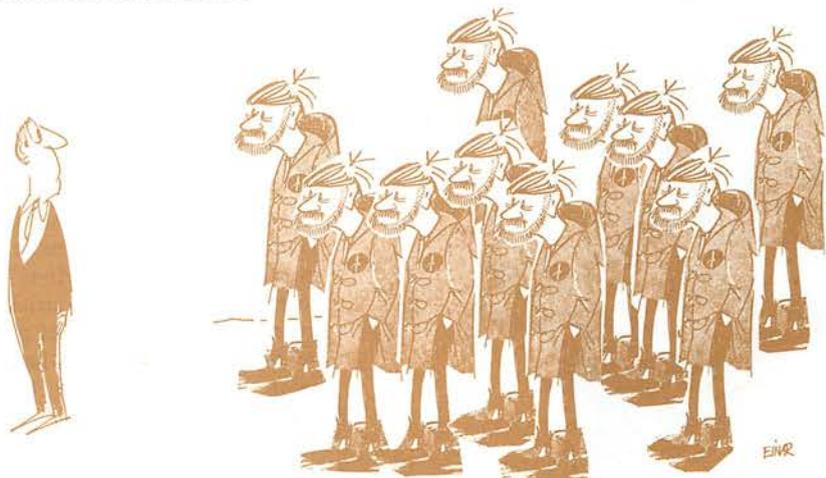
« Un conformisme... »

Pour ma part, lorsque j'ai ressenti la nécessité de donner ma vie à Dieu, j'ai pris conscience avec douleur des maux qu'il fallait extirper de ma vie. La moitié de mon être y était attaché, l'autre moitié les haïssait. Il fallait couper les amarres. Mais plus difficile encore a été la décision de soumettre ma volonté aux volontés de Dieu, un véritable arrachement.

Cette bataille se poursuit d'une génération à l'autre. Lorsqu'un de nos fils était encore enfant, il a traversé pendant quelques jours une très mauvaise passe. Sa prétention d'indépendance se heurtait à la volonté de tout son entourage. Cela s'est terminé dans les larmes. Le soir, dans son lit, on l'entendit marmonner : « Maman, c'est bien dur d'être bon. » Sa mère lui a répondu : « Voudrais-tu prier pour que Jésus t'aide ? » Il a pesé la question pendant quelques instants puis a prononcé son verdict : « Je crois que je vais essayer encore une fois par mes propres moyens. »

Les besoins de la nature humaine sont directement opposés à ses exigences. Ils tranchent les uns sur les autres comme la traverse sur le poteau d'une croix. Lorsque je laisse mes besoins réels contre-carrer mes exigences les plus obstinées, alors la Croix devient pour moi une réalité.

... qui tient lieu de sécurité »



PAPOUASIE-NOUVELLE-GUINÉE

Le pari de l'indépendance



Le 16 septembre 1975, la Papouasie-Nouvelle-Guinée, une des dernières nations de notre planète à subir encore le joug colonial, accédera à l'indépendance. De sérieux handicaps menacent d'entraver la marche vers la souveraineté nationale de ce pays, dont les trois millions d'habitants doivent passer en moins d'un demi-siècle de l'âge de la pierre à la civilisation moderne. Pourtant, cet archipel de 600 îles bénéficie d'atouts économiques considérables. Sa population et ses dirigeants possèdent grâce aux traditions mélanésiennes et à l'apport du christianisme une santé morale et une force de caractère peu communes.

Le premier ministre, M. Michael Somare, est un modéré qui a su faire preuve de patience et de retenue vis-à-vis à la fois de la puissance coloniale (l'Australie) et des difficultés internes auxquelles il a dû faire face, notamment les divers mouvements séparatistes qui ont vu le jour en plusieurs points du territoire.

Nous avons profité de la présence à Caux de plusieurs représentants de Papouasie-Nouvelle-Guinée pour leur donner la parole dans nos colonnes. Trois d'entre eux sont des jeunes qui font partie depuis deux ans du groupe de **Chant de l'Asie**. Ils nous ont

dit pourquoi ils attachent une grande importance à leur présence dans les rangs de cette équipe internationale du Réarmement moral. Le dernier, M. Narakobi, est un haut fonctionnaire du ministère de la Justice à Port Moresby.¹



Rengfelt

A gauche : Gele Bonarua. Ci-dessus : Somere Jogo.

Leo Laïta, 28 ans, originaire de Bougainville, diplômé de l'Université de Port-Moresby :

« C'est une tâche gigantesque de nous faire vivre et travailler ensemble, nous qui formons 1000 tribus et parlons 700 langues différentes. En grande majorité chrétiens, nous avons une foi solide, mais personnelle. Nous devons abandonner l'idée largement répandue selon laquelle la foi et la politique n'ont

¹ Sur la Papouasie-Nouvelle-Guinée voir aussi la « Tribune de Caux » de décembre 1973.



Rengfelt

Leo Laïta.

rien à voir l'une avec l'autre. Il nous faut des valeurs qui nous aident à ne pas nous préoccuper uniquement des membres de notre tribu, mais de notre nation dans son ensemble. Pour ma part, je veux aider les dirigeants de mon pays à comprendre qu'avec l'augmentation des richesses, le désir de les partager n'augmente pas automatiquement !

» C'est peut-être à nous qu'il revient d'apprendre au monde que les nations doivent faire des sacrifices. Dans notre pays, certains districts sont riches, d'autres pauvres. Pour les riches, l'avenir va exiger de partager. Cela n'est-il pas une image du monde d'aujourd'hui ? Il en va de même du cuivre de Bougainville. Les habitants de cette île, qui désiraient être les seuls à jouir du revenu des importants gisements de leur sous-sol, doivent apprendre à partager.

» J'aimerais aussi ajouter que chez nous il y a beaucoup de gens qui n'ont pas reçu d'instruction et qui risquent de croire qu'ils n'ont aucun rôle à jouer dans la construction du pays. Pourtant, les valeurs de vie auxquelles ils sont attachés sont exactement ce dont ont besoin ceux qui ont de l'instruction. Tous ces gens ont une responsabilité capitale vis-à-vis de ceux qui prendront les décisions concernant l'avenir du pays. »

Somere Jogo, 23 ans, institutrice :

« Si j'étais restée dans l'enseignement aussitôt après mes études, je n'aurais pas su aimer mon peuple et ses chefs, tant j'étais motivée par la haine. Mais le Réarmement moral a changé ma vie. J'ai appris à aimer



Rengfelt



Maillifer

◀ Une nation de villages.

réorienter ces énergies dans la bonne direction.

» Malgré ce que l'on dit, il ne faut pas oublier que nous ne sommes pas un pays jeune. Nous sommes en fait un des peuples les plus anciens de la terre, avec de très vieilles valeurs, de très vieilles traditions. Ce qui m'intéresse, c'est que nos populations se rendent compte que nous avons une histoire, des traditions culturelles et religieuses, une science, une théologie même. Nous sommes tout un monde comprimé en une seule nation ! Nous devons nous mettre à apprécier nos caractéristiques à la lumière de ces données et, par là, amener notre peuple à redécouvrir son identité.

« Il nous faut aussi définir nos propres objectifs de façon à pouvoir guider nos hommes politiques. C'est pourquoi, dans notre constitution, nous avons mis en préambule quatre objectifs nationaux dont le plus important, à mes yeux, est celui du « développement humain intégral ». C'est une formule qui veut dire que, pour nous, l'homme n'est pas seulement un ensemble de données matérielles que seules la science et l'économie peuvent développer. L'homme est aussi esprit et c'est pour cela que cet objectif est si important pour nous. »

(Propos recueillis par Philippe Lasserre.)

et à respecter nos dirigeants, à prier pour qu'ils soient fidèles à leur appel.

» Humainement, je souhaiterais de tout mon être me trouver chez moi pour les fêtes de l'indépendance. Mais je sais que Dieu me demande de m'oublier moi-même, de mettre de côté mes désirs personnels et de me donner à son service sans restrictions. Je veux faire passer en premier les besoins des autres personnes et des autres nations. »

Gele Bonarua, 26 ans, mécanicien :

« Si j'accepte le sacrifice d'être absent de mon pays en ce moment, c'est parce que je suis en train d'apprendre trois choses qui me paraissent très importantes :

1. J'apprends à aider mes compatriotes et nos dirigeants à s'accorder au plan divin dans leur vie familiale et professionnelle.

2. J'apprends à aider notre jeune gouvernement à appliquer les critères d'honnêteté, de pureté, de désintéressement et d'amour à notre vie nationale.

3. J'apprends à servir les autres et à servir les autres pays.

» Je ne suis qu'un simple mécanicien, mais je sais qu'en vivant la qualité de vie que l'on propose ici à Caux, je peux faire beaucoup pour mon pays. »

M. Bernard Narakobi, 30 ans, avocat, président de la Commission des réformes juridiques :

« De par sa situation géographique, notre pays est un lien entre l'Asie et le Pacifique. Pour des raisons stratégiques et économiques, notre entrée sur la scène mondiale revêt ainsi aux yeux de l'Australie, de la Nouvelle-Zé-

lande et du Japon une importance croissante. Mais, dans certaines parties du pays, il y a des gens qui s'opposent à l'indépendance, notamment dans les îles de Bougainville et de Manus ou dans la chaîne centrale de Nouvelle-Guinée. Cette résistance est souvent due à des revendications locales d'ordre matériel et non pas à des causes proprement politiques : tel village exige comme préalable la construction d'une route d'accès ; tel district l'installation d'un émetteur radio. Attitudes qu'expliquent les méthodes employées par la puissance coloniale qui ne s'est préoccupée que du développement économique et matériel du pays.

» Cette veille d'indépendance ne va donc pas sans tensions : entre ceux qui sont pour et ceux qui sont contre ; entre les traditions ancestrales et les exigences du XX^e siècle. En outre, nous nous heurtons à de graves problèmes sociaux et économiques. Les progrès de l'instruction publique créent dans la population des besoins que le gouvernement n'est pas encore en mesure de satisfaire. Nous constatons aussi que nos ressources nationales ne sont pas suffisantes pour faire face à la demande provoquée par l'accession à la souveraineté, d'autant plus que l'Australie vient de réduire de 20 millions de dollars sa subvention annuelle.

» Autre fait important : nous sommes une nation de villages. Notre diversité, nos divisions mêmes, font aussi notre force. C'est pourquoi des difficultés comme le mouvement de sécession de Bougainville peuvent être un élément positif dans la mesure où cela nous force à œuvrer bien davantage pour la création du sentiment national. Car on ne peut pas construire quoi que ce soit sans avoir pris conscience de ses faiblesses et de ses limites. Notre tâche va donc être de

M. Bernard Narakobi à Caux avec sa femme et son fils.



Franzon

Autour du monde avec le Réarmement moral

Etudiants égyptiens à Caux

Pour la troisième année consécutive, la jeunesse universitaire égyptienne a été représentée à Caux. Cette année, la délégation de 15 étudiants spécialement désignée par le ministère de la Jeunesse comprenait des élèves des hautes écoles du Caire, Alexandrie, Tanta, Ain Shams et Mansoura. Elle avait à sa tête M. Mamdouh Mandour, président des étudiants de l'Université du Caire et membre du comité central de l'Union socialiste arabe.

Avant de quitter Caux pour un séjour de trois semaines en Grande-Bretagne, plusieurs de ces jeunes ont tenu à souligner ce qui les avait le plus frappés : 1) les « points communs » qui, selon eux, existent entre l'Islam et les principes du Réarmement moral. 2) La « surprise » de trouver, dans une Europe considérée par eux comme « matérialiste », des hommes et des femmes œuvrant pour une conception spiritualiste de la société. 3) L'atout de pouvoir rencontrer, dans une atmosphère de confiance et d'ouverture d'esprit, des personnes venues de tant de pays divers.

S'exprimant en leur nom, M. Mandour a ajouté que son séjour à Caux l'encouragerait à « répandre un nouvel état d'esprit dans la jeune génération d'Egypte ».

La délégation s'est également rendue à Berne, à l'invitation d'un membre du parlement fédéral suisse, M. Fritz Hofmann.

Grande-Bretagne 2000

Tel est le titre d'une pièce de théâtre unique en son genre qui a été lue devant la conférence. Le texte, explosif, décrit sans complaisance le drame de deux familles telles qu'il en existe des centaines de milliers d'autres dans les centres urbains anglais : l'une est celle d'immigrants des Antilles qui souffrent, à des degrés divers, de ce sentiment d'aliénation qui caractérise tant de travailleurs étrangers ; l'autre représente la classe moyenne anglaise. A travers un drame qui aurait pu les diviser de façon inexpiable et donner libre cours au racisme des uns, à

l'amertume et à la haine des autres, on voit naître et mûrir au contraire une attitude nouvelle, basée sur la mise en question du « moi » plutôt que sur la critique acerbe de « l'autre ». Lue par des personnes de races diverses, sorties tout droit des situations qu'elles décrivaient, la pièce — dont on peut espérer qu'elle passera un jour à la télévision — a fait la plus profonde impression.

Grande soirée brésilienne

Ambiance de « première » à Caux le 16 août, à l'occasion du lancement de la nouvelle production audio-visuelle brésilienne « Lumière sur les collines » (voir *Tribune de Caux* de juillet). En présence de M. Luiz Pereira et de sa femme, dont l'histoire constitue la trame du diaporama, celui-ci a été projeté simultanément dans trois salles dif-



M. et Mme Luiz Pereira.

férentes en français, allemand et anglais. De nombreuses personnes venues de Genève et Lausanne s'étaient jointes aux participants de la conférence pour applaudir et remercier non seulement les Brésiliens, mais aussi les deux réalisatrices de ce spectacle, nos collaboratrices Danielle Maillefer (pour la photo) et Geneviève Lejeune (pour le script). No-

tons que la première série de 100 exemplaires est déjà épuisée. Une nouvelle série sera disponible prochainement. Outre les langues déjà mentionnées, la version portugaise existe également et celle en espagnole sera prête dans deux mois.

« Chant de l'Asie » chez les Bernois

Le nom de Steffisburg ne signifie sans doute pas grand-chose pour le lecteur non helvétique ! Mais cette petite ville, aux portes de l'Oberland bernois, n'oubliera pas de si tôt les quatre jours qu'y a passés au milieu d'août la troupe de « Chant de l'Asie », venue de Caux. C'est une famille de la région qui avait pris l'initiative de cette invitation ; elle trouva assez d'amis — et d'inconnus — prêts à loger les quelque cinquante membres de la troupe. Une représentation spéciale fut organisée pour les 700 élèves des écoles. Le soir, 850 personnes se pressèrent dans la grande salle pour applaudir le spectacle. Souffle du grand large, invitation à participer à une tâche audacieuse — construire un monde différent — : telle fut, pour les habitants de cette région, la grande aventure de ces journées. Exactement ce dont la Suisse, qui est faite de telles communautés, a besoin !

ESSO
SHOP
**Tout pour
votre voiture!**

Ils étaient trois cents étudiants et jeunes travailleurs au rendez-vous. Du barbecue qui inaugurerait chacune des deux sessions de dix jours jusqu'aux derniers adieux, personne n'eut le temps de s'ennuyer.

Après la séance plénière du matin, le sport ou le travail pratique dans la maison, la seconde moitié de l'après-midi était consacrée à deux cours simultanés.

Aux **cours de formation**, les jeunes rencontraient des hommes qui font quotidiennement face aux problèmes du monde : ambassadeurs, journalistes, syndicalistes...

Au cours des discussions, un point de convergence s'est imposé : les structures du monde de demain seront fonction de l'esprit de désintéressement et de sacrifice de la génération d'aujourd'hui.

Ce renouveau ne se fait pas sans résistance dans l'individu. Parmi les participants, beaucoup ont brisé cette résistance, comme les aperçus qui suivent en témoignent.

Barbara Ruthardt, étudiante, Allemagne : « Je veux sortir de ma petite vie centrée sur moi-même. Mon premier pas sera d'aller en Grande-Bretagne afin d'aider à préparer la venue de **Chant de l'Asie**. Je pourrai ainsi regarder mon pays, ses problèmes et ses possibilités de l'extérieur. J'aimerais apprendre à travailler pour une cause qui ne me concerne pas directement, à servir d'autres et à ne pas calculer l'avantage que je pourrais en tirer. »

Reinhard Spross, étudiant, Suisse : « La première chose que j'ai apprise à Caux a été d'écouter au lieu de toujours parler, d'écouter la voix intérieure au lieu d'imposer ma propre volonté. »

Volker Steingruber, instituteur, Allemagne : « J'ai pris ici plusieurs décisions : de



Rengfelt

Barbecue inaugural.

L'avenir au rendez-vous

ne pas être silencieux lorsque l'action s'impose. D'être honnête avec moi-même afin de pouvoir être ouvert à d'autres. D'aller au-delà de mes raisonnements négatifs, de chercher des solutions positives et d'agir. »

Pendant ce temps, aux **ateliers de création**, il s'agissait de concevoir, puis de monter un spectacle musical et dramatique. Parmi les scènes présentées, l'une allait particulièrement frapper.

Témoignage, confidence ou fiction ? Sur l'avant-scène, une jeune fille seule, à peine éclairée. En sourdine, grondement d'un ra-

pide sur les rails : elle rentre chez elle. Au fond, de l'autre côté du plateau, sa famille, ses amis, les réactions que provoquent les options nouvelles qu'elle a prises à Caux. Tiendra-t-elle bon face aux sourires, aux sarcasmes ? Saura-t-elle faire les excuses qui lui paraissent aujourd'hui si nécessaires ?

« Et dire qu'à Caux je suis retournée à la messe ! Cela faisait quatre ans que je n'y avais pas mis les pieds. Maintenant, je ne peux plus dire que je ne crois pas en Dieu... Quand les gens ont des difficultés, ils ont souvent recours à Lui, et ça marche. Alors, pourquoi pas moi ? »

Sur le podium, quatre jeunes d'Oxford. Chris, le premier, parle d'un certain Dennis, qu'il a rencontré il y a quelques mois. Alors militant trotskyste, cet étudiant a trouvé dans le Réarmement moral une idée plus vaste, plus immédiatement efficace. Mais Dennis est là ; il relate ce qu'ils ont fait ensemble pour transmettre autour d'eux, et dans d'autres universités, leurs idées nouvelles. C'est un des livres qu'ils ont diffusés qui a intrigué une étudiante, Elisabeth, qui est aussi là. Elle raconte ce qui s'est passé en elle, jusqu'au jour où elle a pu dire à Dieu : « Bon, d'accord, tu as gagné ! Je te donne ma vie. »

Enfin le quatrième, Poh, de Singapour, termine : « On m'a recommandé ici de faire le saut dans la foi, le plongeon. Je ne voulais pas m'engager. Je suis censé être chrétien depuis longtemps, mais je n'avais donné à Dieu que la moitié de moi-même. Ce plongeon, où aboutira-t-il ? Dans un lac, ou seulement un tub ? J'avais peur. Mais j'ai plongé. J'ai découvert un grand lac où je puis nager. Je suis heureux d'avoir pris cette décision. »



En discussion avec M. Dale, ambassadeur des USA auprès de l'ONU.



Etudiants d'Oxford à Caux. De d. à g. : Dennis, Chris, Elizabeth, Poh.

Une insurrection de l'esprit

Un événement s'est produit dans notre culture humaniste moderne « freudo-nietzschéo-marxiste ». Un après-midi de mai 1965, alors qu'il était en train de prendre le café sur son divan, un intellectuel français, agrégé de philosophie, gaulliste, gauchiste, dramaturge, romancier et critique de télévision au « Nouvel Observateur », a été projeté à terre et s'est retrouvé dans une sorte de prosternation, « avec une sensation inouïe d'être enfin libre ». Il a reconnu, là, « un coup du Père ». Ainsi Dieu « est allé chercher un intellectuel passionné, avec tous les ennuis qui résultent toujours de cette espèce ».

Parmi les écrivains français connus, il y a désormais un « fou de Dieu », Maurice Clavel. Un des premiers résultats de cette conversion, c'est un livre publié dans la collection « Ce que je crois » (Grasset).

Quel livre extraordinaire ! Description clinique d'un cas, le sien, confession, autobiographie, réflexion intellectuelle et méditation spirituelle. Que de paradoxes, d'antinomies, de polémiques, de démarches haletantes ! L'Esprit y souffle tantôt comme un vent de tempête qui renverse toutes les idoles de notre culture, tantôt comme une brise légère qui apaise et rafraîchit le cœur.

« Dieu, ça fait mal, Dieu, ça se paie »

Son histoire, c'est d'abord celle d'une résistance acharnée à la grâce, qui s'est traduite en « une dépression nerveuse gigantesque » et l'a amené au bord de la folie et du suicide. Il a essayé de se soigner par tous les moyens, mais son mal ne faisait qu'empirer, car il était « donné par Dieu » et ne pouvait être guéri que par Lui.

L'homme n'aime pas Dieu. Il ne Le cherche pas. C'est Dieu qui l'aime et qui le cherche désespérément. Il est là, à la porte et Il frappe, mais l'homme n'entend pas, ne répond pas, ne reconnaît pas. Alors Dieu tape plus fort, et l'homme résiste davantage.

« Moi, le plus incrédule des croyants, j'ai tout fait pour ne pas croire. Le Seigneur a tapé comme un sourd... J'ai vécu qu'on préfère la mort à l'humilité. J'ai vécu qu'on se hait plutôt que de s'aimer, que de s'aimer encore par la grâce d'un Autre ! Qu'on se tue pour ne pas devoir la vie à cet Etranger qui se mêle de notre intime, comme

s'il y était, le pire étant qu'il y est... Je voulais guérir sans changer en rien, et pour ne changer en rien. C'est sans doute ainsi qu'on se damne... »

Ce combat sans fin de l'homme avec l'Ange est aussi, selon Clavel, le sens de l'histoire de notre culture, depuis la Renaissance. Notre humanisme moderne, qui est un nihilisme, est une tentative d'éliminer le péché, la révélation, la foi. Nous avons tué Dieu (Nietzsche) et Sa mort a entraîné la nôtre.

Mais Dieu ne peut être éliminé. Il ne peut être que « refoulé » (Kierkegaard) dans notre inconscient. Le refoulé n'est pas totalement inconnu, puisque nous savons bien, tout au fond de nous-même, de quoi il s'agit, mais notre orgueil refuse d'écouter.

De temps en temps, ce Dieu refoulé essaie de percer, par force, notre carapace et celle du monde. Ce sont les révoltes et les révolutions de notre histoire, qui ne libèrent pas l'homme parce qu'elles ne reconnaissent pas l'action de Dieu, et le font retomber dans un nouvel esclavage. Ainsi la révolution gauchiste de mai 68 en France, que Clavel a pressentie et saluée comme un événement de l'esprit (« tout le monde enfin parlait à tout le monde »), a avorté, parce qu'elle voulait changer ce monde pourri avec une idéologie de gauche empruntée à ce même monde...

« Changer les cœurs »

Aujourd'hui, tout le monde est marxiste. Tout le monde veut « interpréter le monde et le transformer ». Sur le marxisme, Clavel revient à plusieurs reprises, pour le comprendre, l'analyser, le démasquer et le renverser.

A l'origine du marxisme, Clavel découvre la haine de Dieu. L'âme du marxisme, c'est l'autocréation de l'homme et la recréation de la nature par le travail. L'homme prométhéen, devenu à la Renaissance bourgeois conquérant, inventeur et propriétaire des machines, a fabriqué en même temps un sous-homme, le prolétaire, « appendice de la machine ». Le néant du prolétariat proteste de tout son être contre cette misère et a besoin du mythe marxiste de la désaliénation.

Le mythe réalisé engendre une nouvelle aliénation. L'Etat marxiste, en supprimant

la propriété et le droit « bourgeois », devient un monstre « atterrant ». Enfin, en postulant l'innocence originelle de l'homme, sans péché ni pardon, il fait de tout opposant un coupable incompréhensible. La logique du marxisme conduit à l'archipel du Goulag.

Sa véhémence contre les « chrétiens marxistes », « qui découvrent Marx quand il est mort, le prolo quand il devenu bourgeois, la lutte des classes quand elle est une foire à l'empoigne de cinq catégories sociales ! » est quasi prophétique. Écoutons-le :

« Malheureux, pour qui Christ est le Jean-Baptiste de Marx ! Pour qui le Péché originel est un vieux tabou, sauf, bien sûr, quand on l'appelle Capitalisme ! Mais oui, mes frères, le Capital est tout entier dans le Diable ! Oui, seulement voilà ! Le Diable n'est pas tout entier dans le Capital ! Il a plus d'un tour dans son sac et plus d'un sac dans son tour par le vaste monde ! A preuve vos projets de changer toutes choses sans changer les cœurs ! »

Pour la première fois dans notre histoire, qui commence à Abraham, père de la foi, continue par le mariage de Dieu avec le peuple juif, roman d'amour plein de brouilles, de colères, de réconciliations et de pardons, se poursuit au Golgotha, où Dieu fait homme meurt d'amour pour se communiquer à tout homme, « le Péché n'est plus une tare à réparer ou à borner dans ses conséquences, mais le moteur de notre société. Ce monde est donc à renverser, ou plutôt, renversé qu'il est, à rétablir. (...) D'où l'exigence absolue d'une révolution et même d'une subversion chrétienne. »

Révolution donc et libération, par accouchement spirituel du Dieu transcendant enfoui dans l'inconscient collectif de l'Occident. Combat de l'homme, à l'intérieur de lui-même, contre lui-même, afin de libérer sa réalité captive et de la ressusciter.

Clavel a écrit son livre à Pâques 1975.

Philippe Lobstein.

Un livre qui fera date

Au moment de sa mort, survenue l'an passé à la veille de Noël, le professeur Théophile Spoerri travaillait encore à un livre rédigé en collaboration avec son fils Pierre et dans lequel il exprimait l'essentiel de sa pensée. Cef ouvrage, intitulé « Die Kunst mit dem anderen zu leben » (« L'art de vivre avec autrui ») vient de sortir de presse. Il est publié par la maison d'édition allemande Herder Verlag. Prix en Suisse : Fr.s. 17.60.

Kramer Kramer Kramer
 Kramer SA
 Grand-Rue 54
 Tél. (021) 61 61 61
 1820 Montreux

Place Hôtel-de-Ville
 Tél. (021) 51 32 32
 1800 Vevey



Articles souvenirs
 Papeterie
 Machines à écrire
 Calculatrices électroniques de poche et de table

PITTELOUP CLARENS

Envois pour tous pays de petits fromages et de chocolats suisses

COIFFEURS

Coiffure-Parfumerie **ELLE et LUI**
 I. Fontana, maîtrise fédérale
 Grand-Rue 74 Tél. 62 43 22

Glion - Coiffure
 Dames - Messieurs
 Marcel Favre Tél. 61 34 14



Ed. SUTER S. A.

Viandes

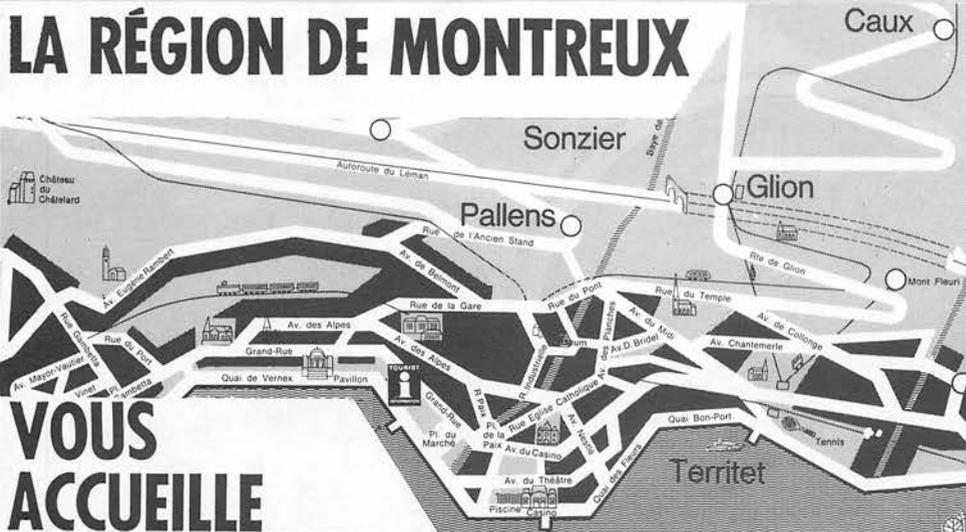
Charcuterie

Conserves

Villeneuve - Montreux

Depuis 100 ans
 au service de la qualité

LA RÉGION DE MONTREUX



VOUS ACCUEILLE

PHOTO STUDIO 5



marcel lerouge photographe
 Grand-Rue 22
 1^{er} étage
 Tél. 61 27 78



AUDI - NSU

GARAGE DE BERGÈRE VEVEY

J.-L. Herzig Tél. 51 02 55

TÉLÉPHONE

Mérinat

ÉLECTRICITÉ

Entreprise d'installations
 Maîtrises fédérales
 Concession « A » des PTT

Avenue Paul-Cérésole 12
 1800 Vevey

BORNAND
 64, Grand-Rue MONTREUX

CERTINA

Son extraordinaire longévité est la seule chose qui puisse freiner la demande de la Zenith Defy.

Son solide boîtier en acier inoxydable de premier choix sert de coffre-fort à un mouvement à haute fréquence (28 800 alternances par heure) qu'il protège à jamais des chocs les plus dangereux, grâce à un système de suspension l'entourant d'un cercle amortisseur. Cet ouvrage d'une technique micro-mécanique poussée à son extrême comprend aussi un verre minéral résistant aux rayures, solidement ancré dans l'acier. Il maintient à l'extérieur tout ce qui est indésirable à l'in-

térieur, surtout l'eau et la poussière.

Mais comme toute montre Zenith, la robuste Defy n'a reçu son nom que lorsque le dessin de son cadran fumé, la sobriété recherchée de ses aiguilles et sa lunette polie furent parfaits.

Ils s'harmonisent avec élégance et les éléments d'acier

du bracelet, une exclusivité Zenith, sont assemblés avec une telle précision qu'il s'adapte au bras avec autant de souplesse que le cuir.

Le représentant Zenith le plus proche vous en dira volontiers davantage sur cette pièce maîtresse de Zenith. Même s'il sait qu'après la Defy, vous n'achèterez plus jamais de montre.

Modèle reproduit
réf. 01 0210380. Acier.
Suspension du mouvement
brevetée. Automatique.
Étanche. Changement ultra-
rapide de la date. Verre
minéral trempé. Bracelet ex-
clusif. Se fait aussi en
montre pour dames. Autres
modèles avec jour
et date.
A partir de Fr. 370. —



ZENITH

The quality goes in before the name goes on.